

32  
21  
(Conservé à la bibliothèque)

**Une Fête**  
**au Petit Séminaire**  
**de Joigny**

IX  
5 Mai 1872.

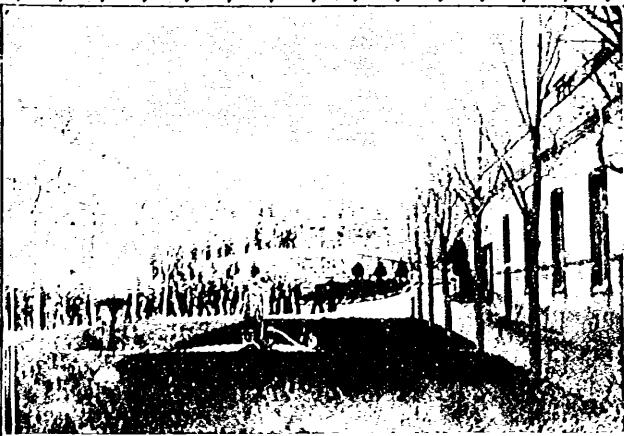
31031  
5-12 Mai 1897.

L<sub>R</sub>  
31031

---

AUXERRE. — IMPRIMERIE OCTAVE CHAMRON

---

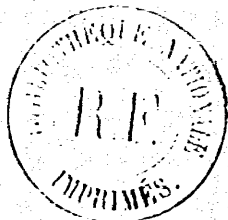


*Une Fête*

*au Petit Séminaire*

*de Joigny*

## *Une Fête*



## *au Petit Séminaire*

---

Le 12 Mai, M. le Directeur et M. l'Économe du Petit Séminaire de Joigny, célébraient, avec les prêtres de leur cours, le 25<sup>me</sup> anniversaire de leur ordination sacerdotale. M<sup>gr</sup> l'Archevêque, MM. Leduc, Appert et Grandjean, vicaires généraux, MM. les Archiprêtres de Sens et d'Auxerre et plus de cent prêtres étaient venus pour offrir leurs vœux aux heureux jubilaires et prendre part à leur joie.

Ce fut une bien belle fête, dont le souvenir restera longtemps dans la mémoire de tous ; aussi longtemps que le souvenir des vertus de ceux que l'on fêtait en ce jour.

La cour d'honneur, déjà si fraîche avec ses gazons et son décor de rochers, était gracieusement ornée ; d'immenses oriflammes aux armes de M<sup>gr</sup> l'Archevêque flottaient au vent, mêlant leur rouge éclatant aux teintes plus sombres des marronniers en fleurs. Dans le fond, la statue de la Vierge, patronne aimée des jeunes séminaristes, se détachait toute blanche.

Une inscription en style lapidaire, au parfum tout archaïque, souhaitait la bienvenue aux invités et disait l'allégresse universelle, en proclamant les mérites des jubilaires.

HAVETE . SVCCEDITE  
HOSPITES  
ADESTE . DOMESTICI  
PETRO . DELINOTTE  
CANONICO  
RECTORI . PRVDENTISSIMO  
PATRI . CARITATE . PIETATE . DOCTRINA  
SPECTATISSIMO  
EUGENIO . BELIN  
CANONICO  
PROCVRATORI . DILIGENTISSIMO  
PATRI . EGENORVM  
SACERDOTIBVSQVE . HORVM . AEQVALIBVS  
VIRIS . DE . RELIGIONE . BENE . MERENTIBVS  
QVI . OMNES . ANTE . HOS . XXV . ANNOS  
IN . SACERDOTALEM . ORDINEM . SVNT . ADLECTI  
CONCORDI . LAETITIA  
GRATVLEMVR

La messe solennelle fut chantée par M. le Directeur, devant une assistance où l'on voyait toutes les classes de la société largement repré-

sentées : les officiers du 13<sup>me</sup> Dragons aux brillants uniformes y coudoyaient les pauvres secourus par la Conférence de Saint Vincent de Paul.

M<sup>re</sup> l'Archevêque assistait au trône entouré de ses vicaires généraux.

Le sermon fut donné par M. le Doyen de Toucy.

Il laissa parler son cœur en nous retraçant les années déjà lointaines où les jubilaires d'aujourd'hui étaient élèves du Petit Séminaire d'Auxerre. Il fit revivre un instant les figures des vieux maîtres d'alors : M. Millon, M. Laureau, M. Terrey ; puis, feuilletant le livre d'or de leurs vingt-cinq années de sacerdoce, il en dit quelques pages heureuses ou tristes, mais toujours glorieuses.

Après la cérémonie religieuse, la fête continua sur un autre terrain. *Eamus domum quia hora prandii est* (Daniel, XIII, 13). Il était bien naturel que M. l'Économe, l'un des héros de ce jour, nous donnât sur le théâtre ordinaire de ses savantes manœuvres, le réfectoire, une nouvelle preuve de son talent d'organisateur. Non seulement il sut être à la hauteur de sa réputation, mais de l'aveu de tous, il se surpassa lui-même, et il mérita bien le diplôme d'honneur qu'un élève vint lui présenter, un parchemin enluminé renfermant les deux menus du jour, avec ces épigraphes bien choisies : *Fecit grande convivium cunctis principibus; Præbuit eis escas plurimas* (Esther, 1, 3 ; 2 Paralipomènes, XI, 23).

Vint le moment des toasts. Ce fut d'abord le compliment traditionnel en vers latins, que lut un élève de rhétorique. Les jeunes latinistes du Séminaire prouvèrent une fois de plus que chez eux la langue de Virgile et d'Horace est toujours en honneur :

OPTIME AC DILECTISSIME RECTOR !

Bis decem atque anni periere quini,  
Cum tibi palmas oleo sacrabat  
Præsul, et Christus pueris Parentem  
Misit alendis.

Deinde firmasti monitis quot ægros !  
Quotque solatus miseris ! et olim  
Cordibus puris dominatur unus  
Numine Christus.

Hanc diem multi memores vocabant ;  
Et Deo grates meritas rependunt,  
Et Patri lætis animis per orbem  
Fausta precantur.

Pontifex gaudet venerandus ; omnes  
Te sacerdotes celebrare gaudent ;  
Tota gens gaudet Senonum fidelis  
Mittere vota.

Civitas gaudet tua Turnodurum,  
Quos Petrus templo super audit : undis  
Hic sacris lautus puer, et ferebas  
Tura minister.

Nos decet magnas quoque ferre Patri  
Gratias. Quanto studio fovemur  
Hac domo ! Quanto pietatem amore  
Usque docemur !

Hic tuis lentos stimulas loquelis ;  
Hic, tot exemplis veterum vocatus,  
Junior priscos superare alumnos,  
Te duce, gestit.

Hic sacerdotes Domini futuros  
Præparas, Christi sacra signa Regis  
Qui manu portent valida, et repellant  
Longius hostes.

Sic tibi, Rector bone, quique tecum  
Hic sacerdotum recolunt priores  
Gratias, multos Deus addat annos,  
Semper et adsit !

Nunc celebremus venerandum, amici,  
Præsulem, et Patri Dominum precemur,  
Qui paterna adstans decorat fideles  
Laude ministros.

Alors M. le Chanoine Séguin, lui aussi un  
vétérân du Séminaire, parla au nom de ses col-  
lègues et exprima avec une vive émotion les  
sentiments de tous :

« Monsieur et cher Directeur,

« En présence de Monseigneur l'Archevêque  
qui nous fait l'honneur de présider cette fête de

famille, en présence des membres les plus éminents du clergé de l'Église de Sens, de ces amis si nombreux et si dévoués du Séminaire, c'est pour moi un devoir bien doux de prendre la parole au nom de mes confrères et de proclamer hautement tous nos sentiments d'amour et de vénération.

« Monsieur le Supérieur, vous avez écrit la dernière page de l'histoire du Petit Séminaire d'Auxerre. C'est une bien belle page et bien remplie. Vous seul pourriez nous redire dignement le concours précieux que vous avez trouvé dans le zèle si éclairé de votre jeune Directeur et dans le dévouement d'un Économe qui, dès ses débuts, se montrait un habile organisateur.

« Monsieur le Directeur, vous avez commencé d'écrire la première page du Séminaire de Joigny. Elle ne le cède en rien à la dernière du Séminaire d'Auxerre. C'est le secret des maîtres habiles de former des élèves qui puissent les remplacer dignement. Cette page, nous aimons à le croire, est loin d'être achevée.

« Monseigneur, vous avez pour votre Petit Séminaire un tendre amour, et tous nous savons en quelle haute estime vous tenez notre Directeur. Aussi nous ne doutons pas que longtemps encore nous ayons le bonheur de le conserver au milieu de nous.

« Nous l'espérons pour le Séminaire. Heureuses les maisons où les élèves et les maîtres, pour se sentir animés au devoir, n'ont qu'à re-

garder leur Supérieur ! Heureuses les maisons où l'autorité, sans jamais être faible, sait se faire aimer ; où les élèves aiment à revenir comme à la maison paternelle ! Ces visites, qui nous sont chères à tous, nous les devons à l'accueil toujours si bienveillant de notre Économe, mais aussi à l'affection des élèves pour leur vénéré Directeur.

« Puissiez-vous, Monsieur le Directeur, présider encore longtemps aux destinées de cette maison que vous savez faire aimer, je ne dirai pas dans la ville de Joigny, notre chapelle trop étroite le disait assez ce matin, mais dans tout le diocèse !

« Nos vœux pour le Séminaire, il faut bien vous l'avouer, sont un peu intéressés. Une bonne Sœur qui, elle, se prépare à célébrer ses noces de diamant, s'écriait : « Si Monsieur le Directeur s'en allait, ce serait comme si le bon Dieu quittait son Paradis ! » Un théologien sévère condamnerait peut-être de telles paroles ; notre cœur nous dirait d'absoudre la chère Sœur Émmanuel. Dans son langage hyperbolique, elle a bien exprimé nos sentiments. En quel autre chef trouverions-nous le commandement plus doux et plus facile ?

« Nos sentiments d'affection et de respect, semble me crier notre brave aumônier militaire, n'ont pas besoin de s'exprimer si longuement : Ne sert pas qui veut sous un tel chef ! Les larmes des jeunes prêtres, appelés à combattre sur un autre terrain, sont plus éloquentes que tous vos discours. D'ailleurs, nous comptons de nombreux

chevrons, et, avec M. Delinotte comme chef, nous demandons tous à rengager pour vingt-cinq ans.....

« Puissions-nous terminer ce nouvel engagement, et célébrer ici vos noces d'or et celles de notre cher Économe, dont il est inutile aujourd'hui de faire l'éloge ! La table n'est peut-être pas aussi bien garnie tous les jours, mais, même en retranchant beaucoup, vous reconnaîtrez que le meilleur des Directeurs a pour le seconder le meilleur des Économes.

« La mozette canoniale dont il était revêtu ce matin, tout en disant que Monseigneur sait apprécier son zèle et son dévouement, ajoutait tout bas que tous ses confrères ont été très heureux de cette distinction si bien méritée.

« Monsieur le Directeur, Monsieur l'Économe, je suis heureux de saluer, dans les prêtres de votre Cours, de vieux amis, et tous nous les remercions d'avoir ajouté à l'éclat de cette fête en choisissant le Petit Séminaire pour célébrer leurs noces d'argent.

« A vous, à eux tous, nous disons du fond du cœur : *Ad multos annos !* »

Au nom de ses camarades, un élève de la première rhétorique de Joigny, M. Jules Bornot, prit à son tour la parole et, d'une voix vibrante, il dit à M. le Directeur les sentiments des anciens élèves, lui offrant en leur nom un souvenir des noces d'argent :

« Un élève ne devrait jamais prendre la parole après son professeur, surtout un notaire après un professeur de rhétorique.... Mais je serai bref.

« Monsieur le Directeur, nous sommes les aînés de votre famille. Voilà déjà quatorze ans que nous nous sommes échappés du nid, et cependant quand nous revenons au Petit Séminaire, vous nous faites toujours le même accueil cordial et vous avez pour nous la même affection. Votre cœur n'a pas changé ! Ce qui a changé... c'est notre Petit Séminaire !

« Que d'améliorations depuis 1882 ! La chapelle a ses peintures ; la salle des fêtes, son théâtre ; devant les études et les classes, là où naguère nous pataugions dans la boue, règnent un large trottoir et une élégante galerie. Le *Champ*, auquel nous arrivions par une échelle de meunier — je la vois encore — s'est transformé en de magnifiques cours qui vous offrent, les jours de pluie, leurs vastes abris. Vous bravez sans peine les rigueurs de l'hiver dans la chaude atmosphère de vos salles ; pendant l'été, vous avez l'ombre des arbres que nous-mêmes avons plantés, et, je puis le dire, à la sueur de nos fronts...

« Monsieur le Directeur, nous reconnaissons là votre paternelle sollicitude pour vos enfants. Vous avez fait beaucoup, mais vous rêvez de faire plus encore. Aussi, nous avons pensé à vous offrir un témoignage de notre reconnaissance qui pût assurer la réalisation de l'un de vos rêves. Nous avons voulu remplacer par une horloge aussi

exacte que sonore la montre souvent mal réglée du réglementaire. De cette façon nous épargnerons à nos jeunes camarades la désagréable surprise d'entendre, comme nous, sonner le réveil à minuit.

« Nous avons fait appel aux *jeunes*, et à nous sont venus se joindre spontanément vos amis ; et vos amis, Monsieur le Directeur, sont nombreux et généreux.

« Le Séminaire aura donc son horloge. C'est peu, mais nous ferons mieux quand elle marquera l'heure de vos noces d'or !...

« Au nom des anciens élèves du Séminaire de Joigny, je bois à notre vénéré Directeur, à qui je renouvelle l'expression de notre constante et respectueuse affection... Je bois à Monsieur le Chanoine Belin ! Si je pouvais l'oublier en ce jour de fête, ce festin saurait le rappeler à mon souvenir... Je bois à nos anciens professeurs ! Je leur demande pardon de mon peu d'éloquence ; ce n'est pas leur faute, si j'ai si mal profité de leurs leçons !... Je bois à nos jeunes camarades !... Et, comme père de famille, je bois..... aux futurs élèves du Séminaire de Joigny ! »

Ensuite, au nom des anciens élèves du Séminaire d'Auxerre, un avocat, M. Bossu, adresse à M. le Directeur quelques paroles émues, qui traduisent sa vive reconnaissance.

Puis ce fut le tour de la poésie, et M. l'abbé Horson, curé de Cheny, chanoine d'Amiens, lut

ces vers charmants dans lesquels on retrouve bien, avec l'esprit délicat, le cœur affectueux de l'auteur :

S'il plaît à Monseigneur, et qu'il me le permette,  
J'unis ma voix aux voix qui chantent cette fête,  
A ces vœux et souhaits, concert délicieux,  
En musique et prière, allant jusques aux cieux.  
Je le sais, le silence est chose salutaire ;  
Mais que deviendrons-nous, s'il faut toujours se taire ?  
On me dit : « Mais parler ! en quelle qualité ? »  
Je réponds simplement : A titre d'invité !  
De plus, depuis longtemps j'ai la bonne fortune  
D'être un ami du *Cours* ; des raisons, c'en est une,  
Et qui suffit, je crois... Le toast était jadis  
Un simple vœu, des vœux chaudement applaudis ;  
Mais le temps change tout, et maintenant la mode  
Est d'en faire un discours quand ce n'est pas une ode.  
Plusieurs s'en plaindront ; moi, je ne vois pas de mal  
Qu'à son tour, au dessert, l'esprit ait son régal ;  
Mais si j'ose parler, que chacun se rassure,  
Car j'espère ne point dépasser la mesure.

Le *Cours* ! il m'est connu, Messieurs, depuis longtemps !  
Je suis de ses amis, j'en suis depuis trente ans.  
Le *Cours*, s'il le voulait, il aurait son histoire,  
Pleine de poésie, et pleine aussi de gloire ;  
S'il voulait remonter aux jours de son passé,  
Au vieux cloître d'Auxerre où sa foi l'a bercé !  
Je le revois alors : il est en Quatrième.  
Dieu ! quelle légion, où tout ce que l'on aime,  
Intelligence, esprit, piété, bonne humeur,  
Sont là tout palpitants, ou sont en pleine fleur !  
Alors ces jeunes gens semblent n'avoir qu'une âme,  
Et l'esprit fraternel en est comme la flamme.  
Je pourrais rappeler plus de quarante noms,

Mais, alignés en ordre, ils seraient un peu longs.  
Il en est deux pourtant que nous ne pouvons taire ;  
Tout le monde les sait... Nous sommes sur leur terre...  
Oui, c'est Monsieur Belin, père de la santé ;  
De ses talents, jamais, si quelqu'un a douté,  
Je demande aujourd'hui que, devant l'assistance,  
Il proclame son tort et sa reconnaissance.  
Vive Monsieur Belin !... Le second serait bien  
Un chanoine de Sens, ou quelque bon doyen...  
Mais non, me disent-ils ; demeurez dans la note !  
Et tous les yeux s'en vont à Monsieur Delinotte.  
Si je le suivais, lui, devant Dieu, pas à pas,  
A travers tant de bien, je n'avancerais pas.  
C'est le prêtre éminent, le caractère rare ;  
Et je sais en secret à qui je le compare !...  
J'entends encore Monsieur Laureau, Monsieur Millon,  
Le citer en exemple à toute la maison.  
Et si, depuis vingt ans, le Petit Séminaire  
A gardé son renom dépassant l'ordinaire,  
Les professeurs, sans doute, ont leur part dans l'honneur,  
Mais regardez-les tous... montrant leur Directeur !

Mais je reviens au *Cours*, aux lignes générales.  
Plusieurs têtes, pour moi, resteront idéales...  
Puis, tout le corps grandit ; un jour, Dieu fait son choix ;  
Mais les meilleurs, je pense, ont entendu sa voix,  
Et laissant, nobles cœurs, les choses de la terre,  
Ont opté fièrement pour le saint ministère.  
Ils furent séparés, mais ils n'eurent qu'un but  
Qui les unit toujours : le peuple et son salut.  
Aussi, je la comprends, cette pieuse fête,  
De souvenirs anciens et d'espoirs nouveaux faite !  
C'est bien, d'avoir voulu, si longtemps séparés,  
Voir vos liens d'amis saintement resserrés !  
C'est bien, d'avoir voulu, dans un faisceau groupées,  
Vos âmes, à l'autel, comme au feu rétrempées,  
Et d'avoir dit au peuple, hier, sur le chemin :

« Pensez à nous, priez, nous reviendrons demain,  
A vous, à vos enfants, rapportant en partage,  
Dans nos cœurs affermis, un plus vaste courage! »

Ah ! vous avez bien fait, Monseigneur, de venir  
Au milieu de vos fils grandissants, les bénir.  
Il est bon de savoir, si venait la bataille,  
Qu'avec vous, vous avez des gens de cette taille !  
Vous pouvez à leurs mains confier le drapeau,  
Sûr qu'ils vous garderont sous ses plis le troupeau.  
Le dévouement s'accroît dans les rangs d'une armée  
Qui se sent de son chef, comme d'un Père, aimée.

Honneur à Monseigneur !... Honneur à tout le *Cours* !....  
Dieu veuille le garder vaillant et fort, toujours !  
Vivez pour Dieu, bravez toute force jalouse,  
Prêtres sacrés en mil huit cent soixante-douze !...  
Puissiez-vous tous, ici, dans vingt-cinq ans encor,  
Comme avant-goût du Ciel, fêter vos noces d'or !

Enfin M. le curé de Pourrain s'avança, tenant  
à la main un papier jauni, vieux déjà de trente  
ans : c'était une lettre écrite au lendemain de son  
entrée au Grand Séminaire par M. l'abbé Pierre  
Delinotte à l'ancien aumônier du collège de  
Tonnerre. Le jeune séminariste y disait sa joie  
d'être enfin tout à Dieu, et ses saintes aspira-  
tions.

M. le Directeur prit alors la parole pour ré-  
pondre aux vœux et aux félicitations de tous :

« Monseigneur,

« Une double fête réunit autour de Votre Gran-  
deur ces prêtres et ces amis de votre Petit

Séminaire, qui vous forment, en ce moment, une si belle couronne.

« Tous ceux de vos prêtres qui ont reçu l'onction sacerdotale, le 5 mai 1872, des mains de Monseigneur Bernadou, de si douce mémoire, ont tenu, après vingt-cinq ans écoulés, à se revoir dans une fête de famille, et à revivre, pendant quelques heures du moins, les années si heureuses de leur jeunesse cléricale.

« D'un autre côté, les professeurs du Petit Séminaire, avec leur délicatesse habituelle, ne pouvaient manquer de saisir l'occasion qui s'offrait à eux de montrer, une fois de plus, la pieuse solidarité, la réciproque sympathie qui unit les membres de cette maison. Et leurs élèves, formés à si bonne école, ne pouvaient que suivre, dans l'allégresse de leur cœur, l'exemple qui leur était donné. Les noces d'argent sacerdotales de deux d'entre nous leur laissaient le champ libre pour manifester, aux yeux de tous, la reconnaissance et la respectueuse affection dont ils nous donnent, en toute occasion, des preuves si touchantes.

« Et vous, Monseigneur, vrai représentant du divin Maître en ce diocèse, vous avez voulu réaliser sa parole : « Quand vous serez réunis plusieurs en mon nom, je serai au milieu de vous. » Dès que vous avez appris la fête qui se préparait à Joigny, vous avez formé le projet d'y assister ; et plus les obstacles se multipliaient, plus votre bonté ingénieuse cherchait à les faire disparaître. Votre présence, Monseigneur, a changé l'aspect

de cette fête. Ce n'est plus la fête intime que nous avons projetée ; c'est tout le diocèse qui se réjouit avec nous, et, voyant ces membres éminents de l'armée, de la société civile et du clergé qui entourent Votre Grandeur, nous ne pouvons que redire la parole de l'Évangile : « *Unde hoc nobis ?* — D'où nous vient donc pareil honneur ? »

« Cet honneur, c'est à vous que nous le devons, Monseigneur, à vous qui aimez tant vos prêtres, et qui, en toute circonstance, témoignez une si paternelle prédilection à ce Petit Séminaire achevé par vous et embelli avec tant de munificence.

« Et pourtant, les fêtes de la terre ne sont jamais sans nuages. Au milieu de cette grande allégresse, les jubilaires d'aujourd'hui ne peuvent pas oublier qu'ils devraient être trois, au Petit Séminaire, à célébrer leurs noces d'argent sacerdotales. Puissent leurs regrets être entendus au loin du frère que la maladie a séparé d'eux, et lui prouver leur pieux souvenir et leur constante affection !

« Et maintenant, s'il est vrai que les louanges sont des traits contre lesquels il faut défendre son cœur, qu'il me soit permis de faire diversion à tant d'attaques, en rendant trait pour trait à ceux qui viennent de m'accabler de toutes parts.

« Vous d'abord, mes chers enfants, vous avez chanté votre Père en cette langue poétique, si méconnue aujourd'hui, et que je suis heureux de vous voir cultiver. Merci des sentiments de re-

connaissance et d'affectueux respect que vous avez si bien exprimés ! Vous m'avez rappelé mes jeunes années, cette ville de Tonnerre qui m'a vu naître, cette église Saint-Pierre où, petit enfant, j'offrais l'encens à l'autel et me formais, sans le savoir, à l'école de prêtres vénérés dont le souvenir vivra toujours dans mon cœur ; ce Petit Séminaire enfin, où ma vie s'est écoulée presque tout entière. Que de souvenirs vous évoquez, capables de me faire verser des larmes ! Et, puisque vous rappelez mon enfance, laissez-moi exprimer ma reconnaissance à ceux qui ont guidé mes premiers pas.

« Tout d'abord — vous ne m'en blâmez pas, Monseigneur, vous qui entourez votre vénérée mère d'un si filial respect et d'une si profonde tendresse — je tiens à dire tout mon respect, toute ma reconnaissance, tout mon amour à celle qui m'a élevé pour Dieu : à ma mère !

« Monsieur l'Économe, je n'en doute pas, s'unit à moi dans ce sentiment de vive gratitude. Tous deux nous devons un pieux souvenir à ceux qui ne sont plus, et la plus tendre affection à celles que nous avons le bonheur de posséder encore.

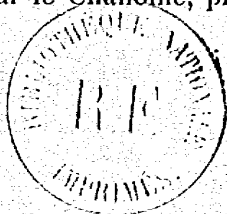
« Monsieur le Vicaire général, il y a quelques années, dans une fête semblable à celle-ci, nous célébrions vos noces d'or, et, à cette occasion, je vous disais toute la vénération et toute la reconnaissance du Petit Séminaire. Ces sentiments n'ont pu que grandir avec le temps, et, comme alors, je pourrais vous dire : « Père, il fait bon

sous la tente des patriarches. Vos fils sont heureux à l'ombre de votre tente, et ne demandent qu'à reposer longtemps sous ses rameaux. »

« Tous ces jubilaires d'aujourd'hui qui composaient, en 1866, votre classe de seconde, me reprocheraient de ne pas vous rappeler cet heureux temps et la fructueuse année que nous avons passée sous votre habile direction. Plus de six lustres se sont écoulés depuis le temps où nous étions vos auditeurs, et, cette remarque revient souvent dans nos conversations, il nous semble encore assister à ces leçons si vivantes, si pleines d'intérêt, où l'esprit était captivé, et où nous apprenions, en même temps, à aimer la science et le maître qui savait si bien l'enseigner à ses élèves.

« Monsieur le Doyen d'Aillant, vous ne pouvez pas non plus échapper à notre reconnaissance. Vous gardez si précieusement la liste de vos quarante élèves de Quatrième ! Tous me reprocheraient de ne pas vous dire que votre souvenir reste gravé dans leur cœur. Pour moi, je me rappelle qu'en arrivant en Quatrième j'étais, sur ces quarante académiciens, modeste vingt-cinquième. Plusieurs fois, car j'étais ambitieux, le découragement menaça de m'envahir. Mais vous saviez si bien relever le courage et ranimer la confiance ! Grâce à vos conseils, j'ai su persévérer et progresser ; il m'est doux de vous en remercier aujourd'hui.

« Monsieur le Chanoine, professeur de rhéto-



rique, vous venez de faire, au nom de nos chers collègues, un discours où vous avez mis toutes les ressources de l'art que vous enseignez avec un si remarquable talent. Mais vous y avez mis, pour Monsieur l'Économe et pour moi, quelque chose de mieux : le *pectus quod disertos facit*, le cœur ! Je ne vous répondrai que par un mot de l'Esprit-Saint, mais un mot qui vaut un discours : « *Beatus qui invenit amicum verum !* » Oui, bienheureux qui a trouvé un véritable ami ! Je m'applaudis d'avoir, pour me seconder, un ami tel que vous ; et d'ailleurs, il m'est doux de le dire en présence de Sa Grandeur, dans tous nos collègues du Séminaire, nous avons l'incomparable bonheur de ne trouver que des amis.

« Monsieur le Chanoine d'Amiens, je ne peux vous entendre sans que ma pensée se reporte vers ces rives de la Somme, où celui qui fut l'honneur de votre cours, un ami du nôtre, préside aux destinées d'un grand diocèse. Nous ne pouvions, sans indiscretion, prétendre à sa présence, mais nous sommes heureux qu'un autre lui-même, honoré de l'hermine du chapitre d'Amiens, ait bien voulu prendre la parole en cette fête. Monseigneur Dizien était la bouche d'or dont l'éloquence nous charmaît, mais vous êtes fils des Muses, et vous avez ce quelque chose de divin, ce *mens divinior* qui fait les poètes de race. Nous ne pouvons qu'être fiers d'avoir été chantés par vous.

« Quant à vous, Monsieur le Curé de Pourrain,

je n'oublierai jamais que vous avez été le premier à encourager ma vocation sacerdotale. C'est vous, en des jours difficiles, qui avez dirigé par vos conseils et fortifié par vos exhortations le petit collégien qui cherchait péniblement sa voie. Depuis ce temps, vous m'êtes toujours apparu comme le modèle achevé du prêtre, et pourtant, je viens de découvrir un défaut en vous. J'avais cru que la discrétion grandissait avec les années, et voilà que cette illusion s'envole comme bien d'autres ! Après la lettre que vous venez de lire, avouez qu'on ne devra jamais dire de vous : *discrète personne*. Il est vrai que nous pourrions insister davantage sur le titre de *vénérable* que vous avez grandement mérité, et du reste, en un jour comme celui-ci, il faut bien que je vous pardonne.

« Combien nous sommes heureux, mes chers anciens, de vous voir participer à cette fête de famille ! Il nous est doux de retrouver aujourd'hui quelques vétérans du Séminaire d'Auxerre, mêlés à leurs frères plus jeunes des premières années de Joigny. Les uns et les autres, vous faites honneur à l'éducation qui vous a formés. Dans le clergé, dans l'armée, au barreau, dans toutes les situations, vous portez haut le drapeau du Petit Séminaire, parce que tous vous avez gardé ces principes de loyauté, d'honneur et de foi chrétienne que nous avons essayé de vous inculquer. Nous avons le droit d'être fiers de vous.

« Vous me dites qu'en témoignage de votre reconnaissance, vous voulez laisser un souvenir

qui sera le complément de ce que Monseigneur a fait pour l'embellissement de cette maison. Vous voulez nous offrir une horloge, *une horloge électrique*. Je comprends. Le temps semblait couler moins vite, quand l'antique sablier ou la vénérable clepsydre mesuraient les heures. Désormais, nous marcherons à l'électricité, c'est-à-dire, nous dépenserons, sans compter, les années qu'il nous sera donné de consacrer encore à la jeunesse de ce diocèse.

« Messieurs de l'ordination de 1872, mes frères dans le sacerdoce, pourrais-je vous oublier en ce jour ? Nous vous remercions d'être venus si nombreux unir votre joie à la nôtre. Depuis vingt-cinq ans déjà, vous portez le poids du jour ; il vous sera bon de vous reposer un peu : *Venite, requiescite pusillum !* Un d'entre vous m'écrivait dernièrement, au sujet de la fête d'aujourd'hui, et il me disait avec une douce ironie : « Des noces d'argent ! Y pensez-vous ? Nous autres, curés de campagne, nous sommes encore à l'âge de bronze. » M. Parat qui, par amitié pour nous, passe sa vie dans les grottes de Saint-Moré, à étudier les mœurs des premiers hommes, pourrait nous dire si vraiment les curés de campagne sont déjà à l'âge de bronze. J'inclinerais à penser qu'ils sont encore à l'âge de pierre, tant sont nombreuses les difficultés qu'ils ont à vaincre. Mais les difficultés et les croix sont la fortune du prêtre. Plus elles sont nombreuses, plus grands sont ses mérites, et je n'hésite pas à dire que,

devant Dieu, vous êtes loin de l'âge de bronze, car les jours que vous passez sont au moins des jours d'argent. Puissiez-vous longtemps encore augmenter votre trésor ! Nous vous invitons, après vingt-cinq ans de travaux glorieusement accomplis et de croix généreusement portées, à revenir, chargés de vertus et de mérites, fêter ici vos noces d'or....

« Monseigneur, en voyant réunis dans une même pensée et dans un même sentiment de vénération pour Votre Grandeur, tant d'hommes venus de points si divers, il me semble que nous avons sous les yeux la réalisation d'un désir du divin Maître, qui est aussi le plus ardent désir de Votre cœur. *Sint unum!* Enfants et vieillards, prêtres et laïques, soldats et religieux, grand et petit Séminaire, clergé paroissial et clergé régulier, tous, en ce moment, s'unissent pour acclamer Votre Grandeur. Puisse régner partout et toujours cette union si touchante : *Sint unum!* Je le souhaite, en terminant, pour le bonheur de notre Archevêque, pour la prospérité de cette maison, pour le bien du diocèse, pour la grandeur de l'Église, pour le salut de la France ! »

Monseigneur l'Archevêque joignit ses vœux aux vœux déjà exprimés : Monsieur Delinotte pourrait occuper un poste plus éminent ; il est de ceux à qui l'on aimerait à dire : « *Ascende superius* » ; mais la tâche de former des prêtres est si importante que Sa Grandeur tient à laisser

Monsieur le Directeur à ce poste de confiance. Monseigneur proclame avec Monsieur Séguin que « le meilleur des directeurs a pour le seconder le meilleur des économes » ; il promet de les conserver tous deux au Séminaire et ajoute que l'Archevêque de Sens s'invite pour les noces d'or.

Le soir, les invités eurent le régal d'une séance littéraire. On avait laissé de côté tout le vieux répertoire classique et il ne parut sur la scène que des œuvres inédites, des pièces toutes de circonstance, composées par d'anciens élèves du Séminaire en l'honneur de leurs vénérés maîtres.

Ce fut d'abord un à-propos allégorique, *Les deux Nids* (\*), poétique dialogue entre un vieillard couvert de haillons, le front ceint de branches morts, et un adolescent plein de grâce couronné d'un nid frais et moussu. Le vieillard, c'est le vieux Séminaire d'Auxerre pleurant ses enfants que des méchants lui ont ravis, et l'adolescent, c'est le Séminaire de Joigny consolant le pauvre vieillard et lui montrant le frais asile donné par lui aux exilés.

Cette pièce, écrite par une plume alerte, dans un style gracieux et coloré, fut fort applaudie. On vit paraître alors sur la scène un long défilé de pauvres gens dans les plus pittoresques costumes. C'étaient les pauvres secourus par la Conférence, se concertant sur la manière de lire un compliment et d'offrir un bouquet à leur *bon*

(\*) Voir *Les deux Nids* à la fin du compte-rendu.

*Monsieur l'Économe.* Cet impromptu si remarquable par la couleur locale et la saveur du terroir jovinien, égaya fort l'auditoire. On applaudit de bon cœur aux sentiments de reconnaissance que ces braves gens s'étudiaient à exprimer au zélé directeur de la Conférence ; on applaudit tout particulièrement au cri de la vieille *Savine* qui termine la pièce : « Monsieur l'Économe, c'est le bon Dieu qui l'a fait exprès pour nous ! »

La fameuse horloge déjà annoncée à Monsieur le Directeur parut ensuite sur la scène. Pour la chanter, un Chartreux qui, dans sa solitude, n'a pas oublié ses anciens maîtres, a su trouver « après matines » le loisir de composer un poème, un véritable drame.

Ce vieillard chenu que nous apercevons, une faux et un sablier en mains, c'est le Temps. Il se présente lui-même sur ce mode solennel :

« Tremblez d'effroi, mortels ! c'est moi qui suis le Temps.  
Je marche sans repos de l'Hiver au Printemps,  
De la France au Japon, et du Soir à l'Aurore,  
Du Soleil au front clair à la Lune incolore,  
Du vieillard qui bégaye et radote en parlant,  
Au berceau qui tressaille et qui rit... Mon pas lent  
Écrase sans pitié, sous sa lourde semelle,  
Les hommes, les gazons où le parfum se mêle,  
Les fleurs et les rochers, les sujets et les Rois..... »

Le Temps s'est égaré sur les rives de l'Yonne, dans cette riante demeure qu'on appelle le Petit Séminaire de Joigny ; et, qui le croirait ? là où

tant d'autres seraient heureux de passer leurs jours, le Temps s'ennuie :

• Ici, rien ne m'agré, aucun cœur ne me loge :  
La vie est sans repos, la maison sans horloge... »

Et voilà qu'un habile changement de décor fait paraître soudain, enguirlandé de lauriers, un cadran dont les flèches d'or et les chiffres d'argent aux proportions gigantesques resplendissent d'une vive lumière.

L'Aurore va paraître. On entend des voix chanter dans le lointain ces gracieux couplets :

I

Ne craignez pas, voici l'Aurore !  
L'oiseau s'éveille dans les bois,  
Et dans les bois l'écho sonore  
Répond doucement à sa voix.

CHŒUR

*Tu es Sacerdos in æternum ! Rogavi pro te, Petre, ut  
non deficiat fides tua. Tu es Sacerdos in æternum !*

II

Ne craignez pas ! votre paupière  
Se baigne dans les feux du jour.  
Un Prêtre, un Guide, un autre Pierre  
Illumine votre séjour !

III

Le Temps s'enfuit, la fleur s'effeuille  
Et se transforme en fruit vermeil.  
Le Temps s'enfuit, mais feuille à feuille  
Votre Laurier pousse au soleil.

Ne craignez pas ! Vingt-cinq aurores  
Rajeunissent un front pieux.  
Ne craignez pas ! Les météores  
Passent... mais les saints vont aux Cieux.

Du cadran sort le Jour, avec le brillant cortège de ses Heures :

« Je suis le Jour ! C'est moi qui verse la lumière,  
La vie et la chaleur sur la nature entière.  
Les fleurs et les chansons, les hommes et les oiseaux,  
S'éveillent quand je viens ; et quand je viens, les eaux  
Ont parmi la prairie une plus vive aïlure.  
Les rayons du soleil dorent ma chevelure,  
Mes mains ont des rubis ; mon front, des diamants ;  
Mes lèvres, un sourire et des discours charmants.  
Mon âme est sans nuage, et, sur ma route blanche,  
La Joie et les Vertus tombent en avalanche... »

Le Jour, c'est un ami du Séminaire :

« J'aime à briller ici, car les esprits sont purs.  
Je souris à vos cœurs ainsi qu'à des fruits mûrs.  
Trois cent soixante fois, chaque nouvelle année,  
Et durant vingt-cinq ans, l'âme prédestinée  
D'un prêtre selon Dieu m'a confié des dons  
Qui retombent sur vous en rosée, en pardons.  
J'entends chaque matin la fervente promesse,  
Que votre Directeur présente avec sa Messe,  
D'être, ce jour encor, l'homme du dévouement,  
L'apôtre du devoir, et du devoir aimant,  
La victime immolée à la cause commune,  
L'âme des âmes ! . . . . .

Je suis le Jour. Amis, laissez sur vos demeures  
Passer légèrement le babil de mes Heures. »

Puis les douze Heures du Jour passent tour à tour en s'inclinant devant le Père vénéré, et lui adressent en des strophes harmonieuses leurs vœux et leurs prières.

Pendant que le Jour et ses douze Heures se retirent, la scène s'assombrit et on entend ce chœur dans le lointain :

« Père, soyez heureux ! que le Ciel en ce jour  
S'incline sur ce séjour !  
Nous sommes vos enfants, et le Ciel nous écoute.  
Nous savons qu'il en coûte  
De supporter le poids du jour.  
Mais, Père, vous aimez, rien ne coûte à l'amour. »

Puis, arrive un nouveau personnage au sombre costume :

« Je suis la Nuit... J'étends mes mailles ténébreuses  
Sur les monts, sur les mers, dans le creux des vallons.  
J'endors cités, hameaux, Séminaires, Chartreuses... »

Si elle voulait, la Nuit, qu'elle aurait à dire !  
Que de fatigues, de veilles elle pourrait révéler !

« . . . . . J'abrège le tourment,  
Père, ne craignez pas : nous taisons vos merveilles.  
Nous laisserons la fleur produire en paix son fruit.  
. . . . . Adieu, je suis la Nuit. »

Et la Nuit passe, emmenant ses Heures ténébreuses, pendant que les feux du cadran s'éteignent graduellement et que l'horloge sonne les derniers coups de minuit.

. . . . .

. . . . .  
. . . . .  
Cueillons encore cette petite fleur dans la gerbe  
du Chartreux :

« Je suis le Temps... Le jour, la nuit, tout est mien !  
Vénéré Directeur, j'ai chargé votre vie  
De labeur et de gloire ; et la trace suivie  
Par votre âme vaillante et vos pas de chrétien,  
Et votre dévouement moins grand que votre envie,  
Et votre fier courage, et votre humble maintien,  
Votre zèle au travail, l'ardeur inassouvie  
Qui dévore votre être et le dévoue au bien,  
Sont mieux qu'une leçon, car ils sont un exemple.  
Heureux qui vous ressemble ! Il a bien mérité ;  
Il a rempli son sein d'une moisson très ample ;  
Et quand l'ombre du soir sous les voûtes du temple  
Tombera pour couvrir sa bière, en vérité  
Le Temps refleurira dans une éternité. »

Une cantate dédiée aux jubilaires par M. l'abbé Thorelle, maître de chapelle au Séminaire de Notre-Dame-des-Champs, termine la séance. La musique si expressive de notre distingué compatriote a été fort goûtée ; dans son originalité à la fois simple et puissante, il est de ceux dont le talent grandit toujours.

Pendant la séance, à l'annonce de chacune des pièces que nous venons de citer, un élève était venu présenter à M. le Directeur et à M. l'Économe les divers manuscrits reliés dans de riches parchemins.

Ces parchemins finement enluminés semblent détachés de quelque vieux missel du moyen-âge. Ils font vraiment honneur aux jeunes artistes qui ont voulu offrir à leurs maîtres les prémices de leur talent ; ils prouvent aussi que dans le cloître on sait manier, aujourd'hui comme autrefois, le crayon et le pinceau.

De gracieuses miniatures où, selon le mot du poète, « se sentent l'audace et la peur de la main », rappellent à ceux à qui ils sont offerts de bien chers souvenirs : la maison paternelle, les églises de Tonnerre et de Vermenton, la chapelle et les cloîtres du Séminaire d'Auxerre, le vieux collège de Tonnerre, où M, le Directeur, guidé par le vénéré M. Boudrot, vit éclore sa vocation sacerdotale.

Ici, le pinceau a spirituellement rendu l'allégorie des Deux Nids. Les oisillons s'échappent du vieux nid, et la mère, pleine de sollicitude, mais confiante dans l'avenir, les invite à descendre au nouvel asile que la Providence leur a préparé.

Là, pour illustrer les scènes comiques, la verve de l'artiste s'est donné libre cours. Son crayon a fidèlement saisi la silhouette de nos vieux pauvres et les a fait revivre dans leur vrai cadre.

Ailleurs, enfin, deux anges, sortant d'une nuée lumineuse, apportent au vénéré Directeur l'horloge du jubilé ; au-dessous, cette dédicace :

Monument de reconnaissance  
Et souvenir de tes enfants,  
Au jour béni de ma naissance  
Je sonnerai tes vingt-cinq ans !

J'espère  
Sonner allègrement encor,  
O Père,  
Mes vingt-cinq ans, tes noces d'or !

La soirée nous réserve un autre spectacle qui sera le digne couronnement de cette belle fête. Le ciel, maussade toute la journée, s'est enfin éclairci pour nous permettre d'admirer de merveilleuses illuminations. C'est un coup d'œil vraiment féerique que présente la cour d'honneur. De chaque côté, se balancent des guirlandes de lumières. Au fond, là même où tout-à-l'heure nous admirions la blanche statue de la sainte Vierge debout sur son massif de rochers et dans son cadre de verdure, des lumières multicolores dessinent un vaste tableau : au centre, un ostensor de feu projette ses rayons ; en haut, un diadème d'étoiles couronne la Reine du ciel, dont la robe s'éclaire seulement de pâles reflets ; à droite et à gauche, brillent la croix et l'ancre, symboles de la Foi et de l'Espérance ; tout en bas, un grand AVE MARIA redit le salut de tous à l'auguste Patronne du Petit Séminaire.

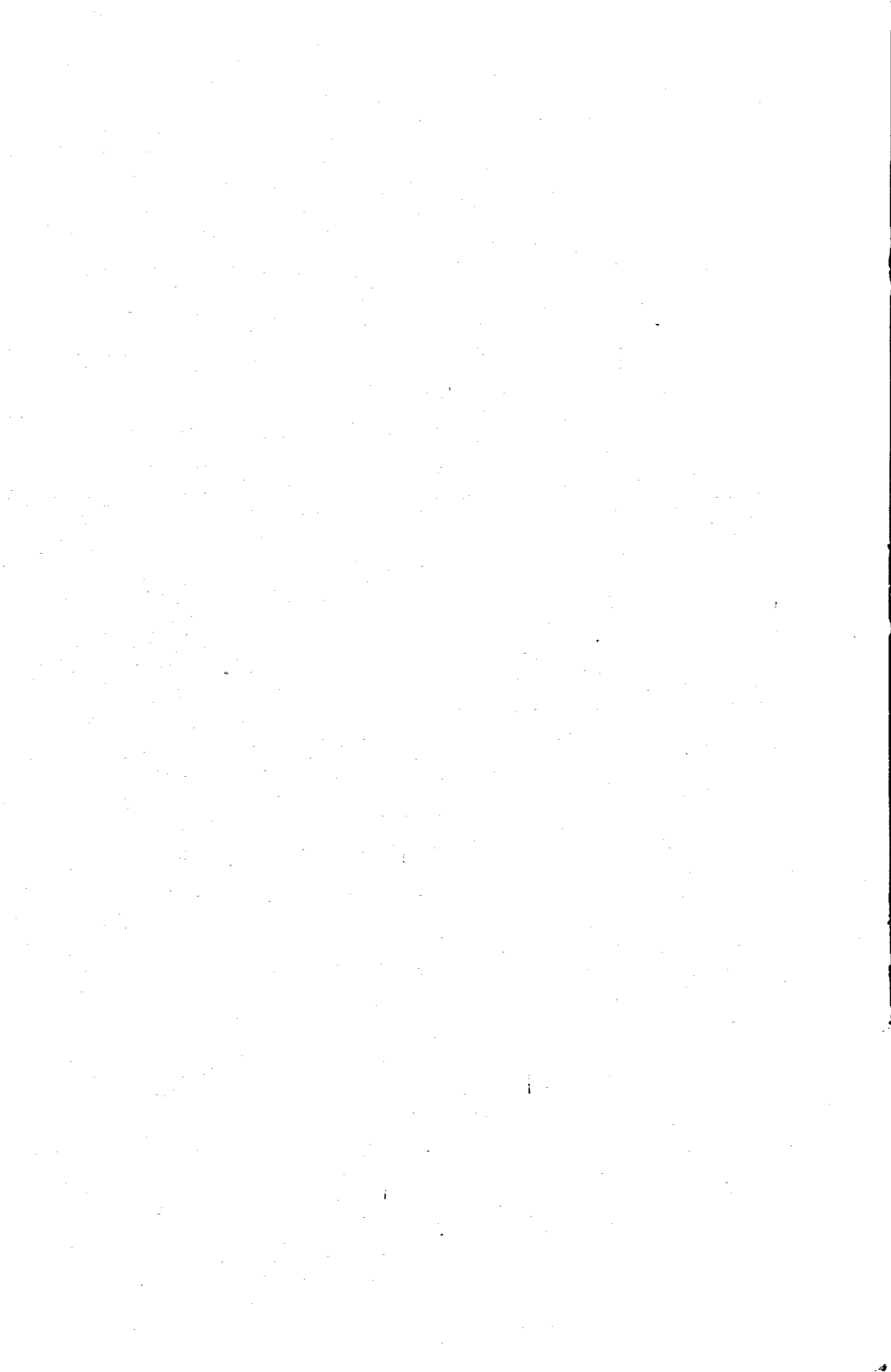
Soudain, dans le silence de la nuit, retentit l'*Ave, maris stella*. La pieuse hymne, avec ses courtes phrases aux finales vivement accentuées,

s'élève en ondes puissantes vers la douce image de Marie, et lui porte la prière suppliante et les chants d'amour de ses enfants. Enfin, le *Te Deum* éclate solennel comme un chant de triomphe, et jette jusqu'au ciel le cri de reconnaissance qui jaillit de tous les cœurs après cette magnifique journée.

AD MULTOS ANNOS!



## LES DEUX NIDS



# LES DEUX NIDS

A-PROPOS ALLÉGORIQUE

---

PERSONNAGES

LE VIEUX NID. — LE NID NOUVEAU

*Chœur dans la coulisse. — Oiseaux.*

*Scène en un sous-bois.*

Le *Vieux Nid*, en vieillard. Barbe blanche. Long peplum de couleur sombre, terreuse. Coiffure formée d'une sorte de couronne de branchages morts imitant un nid disloqué. Il s'appuie sur un bâton grossier. — Le *Nid Nouveau*, en toge claire, vert d'eau (éttoffe liberty), couronné d'un nid gracieux, frais et moussu, porte à la main, en manière de palme, un rameau verdoyant.

## SCÈNE I

### LE VIEUX NID.

*Le Vieux Nid entre seul, courbé, las, frappant le sol de son bâton. Il geint, marmotte d'inintelligibles choses. Puis, s'avançant vers les spectateurs, se met à déclamer — sur un mode lugubre, accompagné par une musique de scène qui joue en sourdine — la pièce suivante :*

Mes beaux jours sont passés. Vieux, blanchi, solitaire,  
Le corps meurtri, l'habit s'en allant en lambeau,  
Tête vide et cœur las, je languis sur la terre,  
Abandonné de tous, plus triste qu'un tombeau !

A la voix des méchants, ma voix a dû se taire,  
Auprès de feux clinquants s'est éteint mon flambeau ;  
Jadis de tant de biens heureux propriétaire,  
Il ne me reste plus que..... les os et la peau.

Comme un berceau désert, comme un bateau sans voile,  
Comme un jardin sans fleurs, comme un ciel sans étoile,  
Mon cœur a tout perdu, perdant ceux que j'aimais.

Ah ! ne pourrai-je un jour retrouver leur sillage,  
Les embrasser encor, puis périr à jamais ?...  
Je suis un pauvre Nid muet sous le feuillage !...

*Le Vieux Nid, en prononçant ces derniers mots, s'accroupit dans un coin du théâtre, au pied d'un arbre, la tête entre les mains, rêveur et larmoyant. A ce moment, un chant joyeux vient de la coulisse :*

Le vent souffle dans les ramures,  
Dans les genêts, dans les grands blés...  
Entendez-vous ces doux murmures ?  
C'est la chanson des nids ailés !

*Le Nid Nouveau entre en scène en chantant la fin de ce couplet. Le Vieux Nid, toujours absorbé dans sa douleur, ne l'a pas vu d'abord ; mais aux dernières notes du chant joyeux, tout surpris et tout rasséréné, il se dresse, et par le bruit de ses mouvements fait retourner le Nid Nouveau qui l'aperçoit le premier.*

## SCÈNE II

LE VIEUX NID. — LE NID NOUVEAU

LE NID NOUVEAU

*(A part)*

Quel est ce triste vieillard ? Un mendiant, sans doute. Il fait réellement pitié. *(S'approchant du vieux avec commisération)* Vous souffrez, mon brave homme ? Vous êtes dans le besoin ?...

LE VIEUX NID

*(D'un ton sourd encore, et avec quelque brusquerie)*

Oh ! oui, je souffre ! Qui ne souffre pas en cette vallée de larmes ?... *(A part)* Cet adolescent est fort poli. Le siècle aurait-il oublié de le corrompre ?...

LE NID NOUVEAU

*(Empressé)*

Quel mal vous torture donc, infortuné ? Seriez-vous sans asile, sans ressources, sans pain ? Je voudrais pouvoir vous être utile à quelque chose.

LE VIEUX NID

*(Emu)*

Merci, mon jeune ami ! Votre obligeance me charme. Mais je crains que vous ne puissiez

m'être d'aucun secours. Le mal qui me travaille n'est point matériel. Mon vieux corps se soutient avec bien peu de nourriture. Je niche un peu partout, sans grand souci d'aisance, et je m'achemine sans regret vers la tombe. (*Montrant sa poitrine*)  
Ma vraie douleur, ma seule blessure est là !

LE NID NOUVEAU

(*Avec compassion*)

Pauvre homme, comme je vous plains !...

LE VIEUX NID

(*Devenant affectueux et familier*)

Ecoute, petit ! Tu es trop jeune encore, grâce au ciel, pour connaître de tels chagrins..... Mais tu peux t'en fier à ma vieille expérience. Perdre sa santé, perdre sa fortune, n'est rien... Perdre ceux qu'on a vus naître, perdre ceux qu'on a nourris, élevés ; perdre ses enfants, enfin, voilà la pire des douleurs !

LE NID NOUVEAU

Vous n'avez plus de famille ?

LE VIEUX NID

(*Essuyant une larme*)

Non ! Elle me fut d'un seul coup ravie. Le même jour tous ces petits êtres que j'adorais, tous ces oiseaux si chers — qui depuis si longtemps s'abritaient en mon sein — prirent leur vol pour ne plus revenir...

LE NID NOUVEAU

Les ingrats !...

LE VIEUX NID

Oh ! les mignons n'étaient pas coupables. On me les arracha de force. On me les dénicha cruellement... Et, depuis, je les cherche partout. Et je demande à Dieu cette grâce suprême, de les revoir encore, de les embrasser une dernière fois avant de mourir... (*Voyant que le Nid Nouveau s'essuie les yeux*) Mais qu'as-tu, à ton tour, mon petit ?.... Tu pleures ?...

LE NID NOUVEAU

Oui, cela est drôle. Votre émotion me gagne. Je ne puis m'empêcher de frémir à la seule pensée d'un tel malheur. Songez que, moi aussi, malgré mon jeune âge, j'ai déjà vu éclore sous mon toit mainte couvée... et que rien ne me consolerait de leur perte, de leur absence ! (*Remuant, l'air pressé*) Mais il faut que je vous quitte, cher aïeul. Nous avons une grande fête, ce soir, à la maison, et je vais de ce pas commander la musique... Attendez-moi, voulez-vous ? Nous causerons de nouveau ici tout-à-l'heure, et, si cela vous fait plaisir, vous pourrez être tantôt des nôtres..... (*Il sort en faisant au Vieux Nid un salut amical*).

SCÈNE III

LE VIEUX NID

Aller à sa fête, moi ? Je n'ai pas le cœur assez gai. La joie offusque ceux qui pleurent. Il est très bien, pourtant, ce jeune homme. Il m'inspire

une véritable sympathie, et sa vue, sa voix, toute sa personne font vibrer en moi je ne sais quelle émotion étrange..... Hélas ! je ne suis pour lui qu'un misérable étranger ; il m'oubliera vite, rentré dans sa chère famille. (*On entend siffler un petit air dans la coulisse. — Ecoutant et expliquant*) Voici la tourterelle qui roucoule son chant plaintif... (*Un nouvel air sifflé reprend*) C'est le timbre gai, pimpant de l'alouette..... (*De la coulisse vient encore cette imitation*) :

Tiù, tiù, tiù, tiù, pipit, tossit...  
Ihpe, tui, tui, tui ritz.  
Ihpe tcho, tche, tcho, tcho, tchou psit.  
Tzy, tzy, tzy, tzy tia ratzyt.  
Tia, tia, tia couti couti couti.  
Tio, tio, tchou tchou tchourrit.  
Kouia, kouia, tcha tcha tcha tcha.  
Couzy couzy, tui tui tui tzit.  
Tcharri, tcharri, tcharri tcharrit.  
Tchi, tchi tio, tio tio tio tiossi.  
Oltchi, oltchi tia la la la la la ruits.  
Tui tui tui tui koulaki.  
Thio thio thio thio sipsit.  
Ihpe toui toui toui tui tui.  
Ihpe tso tso tso tso pipits couytzi.  
Tsio tsio tsio tsio grrrrrrrrrrzyt.  
Tia tia tia tia tia pssit.  
Wigro, wigro, wigro wigro.  
Courri, courri ra ra ra ra zyt.  
Tscouo tscouo tscouo tscouo tscouo.  
Couci couci tio tio tio tio tzyt.  
Wiko, wi wi wi wi wits.  
Wigûé gûé gûé gûé tsio tsiopi.  
Tsu tsu tsu tsu tissadits. |

Rûi, rui rui rui rui rui.  
Ets êts êts êts êts êts hossi tossit.  
Tsorre tsorre tsorre tsorri hi.  
Kouio trrrrrrrrrrritz.

Le rossignol lui-même se met de la partie.....  
C'est donc un grand concert ?

#### SCÈNE IV

LE VIEUX NID. — LE NID NOUVEAU

LE NID NOUVEAU

(*Entrant*)

Vous l'avez dit ! Un concert où tous les oisillons d'alentour s'unissent pour fêter l'un de leurs chefs, mon principal locataire, s'il vous plaît ! Ce gaillard-là n'a pas froid aux yeux, je vous promets. Il est depuis vingt-cinq ans sur la... branche. C'est un véritable oiseau de paradis !

LE VIEUX NID

(*Rêveur*)

J'en eus aussi de cette espèce, dans ma vieille demeure. Oh ! les fameux locataires ! L'un s'appelait Millon.

LE NID NOUVEAU

(*Facétieux*)

Milan ! Un oiseau de proie, alors ?

LE VIEUX NID

Oh ! non, la plus douce des créatures, au contraire.... Puis d'autres, non moins bons : le Père Ferrey, le Père Laureau.

LE NID NOUVEAU

Compère Leriot ? Il devait vous choquer l'œil ?

LE VIEUX NID

Nullement. Celui-là n'était pas un bobo, mais un dictame... Enfin, ce fut Leduc.

LE NID NOUVEAU

Peste ! Un duc... Un grand-duc, sans doute... Et de Russie, peut-être ?

LE VIEUX NID

Pas un grand-duc, ni de Russie... Mais un duc grand et qui grandit encore... car il me quitta pour voler aux honneurs. Celui qui le remplaça eut la triste mission de disputer mon domaine aux dénicheurs. Je le vois encore resté seul dans la grande maison vide, couchant sur la dure, vivant de peu, et tel que le capitaine d'un vaisseau naufragé restant le dernier sur le pont... En dépit de son nom, je t'assure, il n'avait pas une tête de linotte !

LE NID NOUVEAU

Son nom ! vous avez dit : Son nom ! Mais ce nom est le nom de mon maître aussi, de celui dont nous fêtons aujourd'hui les noces pieuses.

LE VIEUX NID

*(Transporté d'allégresse)*

Ciel ! se pourrait-il ?... Lui, qui si bravement protégea la retraite de toute ma famille !... Lui, mon Benjamin, serait auprès de toi ?

LE NID NOUVEAU

*(Comprenant leur situation réciproque)*

N'en doutez plus, vénérable ancêtre. Oui, c'est à moi qu'échut un jour l'honneur de recueillir tous vos enfants... J'ai souvent entendu parler de leur triste exode. Et j'ai tâché de leur en faire oublier, par mes soins affectueux, le pénible souvenir... Venez ! nous allons les revoir ensemble. Dieu vous a mis aujourd'hui sur ma route pour que vous preniez la part qui vous revient en notre fête familiale. Votre ombre mélancolique et douce planera au-dessus de nos joies radieuses... Venez, cher aïeul, nos enfants nous attendent !

*(Il lui prend la main et l'entraîne.)*

LE VIEUX NID

*(Débordant de lyrisme)*

La mort peut venir, à présent... Je la suivrai sans défaillance, sinon joyeux, puisqu'en toi désormais je me vois revivre... *(Il embrasse avec effusion le Nid Nouveau)* Le vieux Passé se réjouit d'embrasser le jeune Avenir !





Auxerre. — Imprimerie Oct. CHAMPON, rue du Collège, n° 8.